

# LA DEUXIÈME « SALE GUERRE »

CORRUPTION

mai 1966

## I. - Saigon

Par ROBERT GUILLAIN

Têtes rasées, épaules carrées, jambes immenses, voici par centaines dans les rues de Saigon les G.I. Presque tous en civil, les chemisettes flottant par-dessus le pantalon, ils promènent dans la ville l'ennui vaguement inquiet du permissionnaire en bordée.

Ces grands géants blancs, ou noirs, tout un petit peuple jaune, de trois pointures au-dessous, semble n'être là que pour les servir. Ils se font tirer en vélopous-ses par des coolies demi-nus. Ils se font cirer les bottes par de minuscules *shoe-shine* de dix ans. Ils se font remorquer par des filles qui les tiennent par la main.

Pour eux, elles ont renoncé aux grâces de la tunique vietnamienne, à ses pantalons de soie

et ses voiles flottants, pour s'affubler des *slacks* de *teen-agers*, bien collants aux cuisses. Aux coins des rues, ils parlementent avec les jeunes voyous et les proxénètes en *blue-jeans*, qui leur offrent des filles, des piastres au marché noir, des adresses pour les jeux ou l'opium. Pour eux, les trottoirs du boulevard Charner débordent d'une pacotille d'un goût atroce, vendue en plein air,

où font prime les nus érotiques peints sur soie et les préservatifs camouflés en dollars d'argent.

Le centre de la cité leur appartient. La rue Catinat, ironiquement rebaptisée en vietnamien rue de la Liberté, n'a jamais vu passer autant de peaux roses et de poils blonds. Les terrasses des cafés sont comblées, envahies d'hommes, tous du même modèle. Les bars, il y en a un tous les 15 mètres, portent des noms américains, comme à Chicago ou au Texas, et sont pleins à toute heure du jour et de la nuit.

### La tête est pourrie

A l'étranger, on s'imagine volontiers que Saigon vit dans un climat de guerre. La guerre ? Mais qui donc y pense ici, sinon pour la détester et la fuir, profiter d'elle par la valse des dollars, et la bafouer par la course aux plaisirs ? On croit encore, au loin, que Saigon vit dans la peur, craignant à chaque instant les grenades ou les machines infernales du Vietcong. Eh bien ! ce n'est pas du tout cela. Saigon ne songe qu'à trafiquer et s'amuser, quand du moins elle n'a pas la fièvre des démonstrations politiques. De loin en loin, c'est vrai, le plastic fait des ravages. Mais, sauf coup de malchance, chacun se sent en sûreté, et Saigon n'a rien de comparable avec Alger sous la terreur. Pourquoi le Vietcong y sèmerait-il la terreur, quand y est installé un mal qui la ronge bien plus sûrement du dedans : le pourrissement ? Un Vietnamien me disait : « Dans cette guerre, la tête est pourrie : c'est Saigon. »

Ils se conduisent pourtant gentiment, ces *boys* américains, pas trop querelleurs, pas trop souvent ivres, toujours généreux de leurs dollars. Mais quand ils sont des milliers chaque jour à dépenser leurs économies, à chercher des filles, à mener leurs petits trafics, car chaque G.I. fait tout un commerce, quand le flot des hommes, le Niagara des dollars et l'Himalaya du matériel tombent sur un Sud-Vietnam pauvre et sous-développé, sur un peuple sud-vietnamien dont la fibre, d'avance peu vigoureuse, a subi l'usure de vingt ans de guerre, comment veut-on que ce pays échappe à la pourriture ?

Les premiers jours, avant de m'habituer, le spectacle de Saigon me donnait la nausée. A force de vivre depuis un quart de

siècle le drame asiatique, suis-je devenu moi-même trop « asiatique » ? Je suis sûr en tout cas que les Japonais, les Indiens, les Chinois qui passent à Saigon doivent ressentir le même dégoût que moi. Quoi ! Après leurs vingt-cinq ans de luttes et de révolutions douloureuses pour que l'Asie soit aux Asiatiques, voilà tout à coup réinstallées dans la capitale d'un pays d'Asie, lui-même au centre de l'actualité mondiale, toutes les images périmées, toutes les images haïssables qu'on croyait disparues d'une primauté étrangère et blanche.

(Lire la suite page 2, 1<sup>re</sup> col.)

A

La villa et partager le loyer. Les Chinois de Cholon construisent de grands buildings de huit à dix étages, profitant du « racket du ciment », qui est un de leurs trafics réservés. Mais quels ne sont pas leurs trafics : les douilles d'obus, la ferraille des champs de bataille, les vieilles boîtes de conserve, dont le métal mis à plat fait des tôles pour cabanes de réfugiés. Les Vietnamiens rivalisent : trafic des importations d'autos ou de scooters, des produits pharmaceutiques, des exemptions de service militaire, etc. Vietnamiens, Chinois... ou Américains, tout le monde se retrouve avec allégresse dans un trafic majeur : celui du dollar et de la piastre. Il y a au moins trois cours reconnus du dollar : taux officiel, taux du dollar militaire, de plus du double, et taux du marché noir, de plus du triple. Il y a toujours, comme on s'en doute, des gens qui ont accès à plusieurs taux et qui bâtissent ainsi des fortunes sur les opérations de change clandestines.

Beaucoup d'officiels, jusqu'aux plus hauts rangs, prennent leur large part de tous ces trafics. Dans un régime qui paye ses fonctionnaires de façon dérisoire (maximum 50 000 anciens francs

douaniers s'achètent une M cédés. Des colonels se bâtissent des villas.

Car la concussion n'épargne ni l'armée sud-vietnamienne, elle est même une des maladies, tous les grades. Le soldat gouvernemental pille les villages opération. L'officier supérieur sert deux repas à ses recrues à lieu des trois qui sont prévus, empoche le bénéfice. Quand toi de même tel ou tel général colonel est parfaitement honnête et beaucoup le sont, c'est toujours sa redoutable épouse qui trafique vigoureusement, comme celle qui faisait transporter so clement par les avions de l'armée pour bâtir sa villa.

rins était la plus respectée. Aujourd'hui, une boutade qui a fait fortune dans le peuple énumère ainsi les quatre classes, par ordre de puissance et de respect : les p..., les cyclo-pousse, les Chinois et les généraux ! » Et il ajoute : « Cela change d'ailleurs très vite. Il y a six mois, c'étaient les généraux qui venaient en tête... »

ROBERT GUILLAIN.

Prochain article :

LE VIETCONG  
DANS LA VILLE

## LES DÉVELOPPEMENTS DU CONFLIT VIETNAMIEU

# LA DEUXIÈME « SALE GUERRE »

(Suite de la première page.)

Saigon envahie comme elle ne le fut jamais sous les Français, plus occupée que le Japon après la défaite, plus immorale que Tokyo pendant la guerre de Corée... Les Blancs maîtres de la ville. Les *compradores* remis en place (les hommes d'affaires indigènes qui collaborent avec l'occupant)... Les ministres marionnettes... Les Vietnamiens qui ten-

dent la main pour m... Les Vietnamiennes qui se vendent... Mais ne voient-ils donc pas, les Américains, tout ce que ce spectacle a de choquant? En l'an XV ou XX de la décolonisation, ne craignent-ils pas les jugements du « tiers monde »? Ne savent-ils pas quelles armes ils fournissent à leurs ennemis, quand le Vietcong peut dire : « Regardez, Saigon n'est plus qu'un lupanar et un bourbier »?

L'explication première de toutes ces pratiques est simple : il s'agit d'échapper à l'insécurité. La guerre dure depuis vingt ans. La mort est peut-être pour demain. Ou la ruine, ou le communisme. Fuir la guerre, s'accrocher à quelque chose de sûr, c'est le réflexe désespéré et la hantise de milliers de Vietnamiens. La sécurité, pour beaucoup d'entre eux, c'est la piastre, mieux, le dollar ou le compte en banque suisse. Pour d'autres, ce sera la culture française, forme d'évasion, ou la villa sur la Côte d'Azur. Ah ! partir pour la France, aller vivre à Paris et ne plus jamais revenir !... Plutôt désertir une patrie devenue inhabitable. Si l'on pouvait changer de peau, on le ferait...

### Prostituées et trafiquants

La plus grande industrie de Saigon, c'est aujourd'hui la prostitution. En Corée, pendant l'autre guerre, les Américains étaient boycottés par les frères Coréennes. Ceux du Vietnam sont bien plus heureux : les Saigonnaises ne résistent guère à leur jeunesse et à leurs dollars. Encore moins les réfugiées de la rizière. Les bars à filles font fortune. Il s'en ouvre sans cesse de nouveaux, moyennant paiement, sous le manteau, d'un pot-de-vin qui peut aller jusqu'au million de piastres.

C'est là que le G.I., à la faveur de l'ombre, du jazz et du whisky, vient trouver ce qu'il cherche. La suite se fait ailleurs, dans les hôtels, y compris les plus chers et les plus connus. Ou bien dans les milliers de chambres louées la journée ou à l'heure : on ne compte pas les familles vietnamiennes qui ont transformé à cet usage une partie de leur logis. Ou encore, dans les vastes camps de paillotes ou de cabanes nés en marge des camps américains et le long des routes, aux sorties de Saigon, vers Tu-Duc, Bien-Hoa, Mytho. Travailler avec les Américains, ou vivre seulement près d'eux, c'est l'idal de milliers de Vietnamiens. Pro-Américains? Non, pro-dollars. Ces G.I., l'argent tombé tout seul de leurs poches. Près d'eux, on a accès à tous les produits, tous les *gadgets*. L'armée américaine importe tout, jusqu'à ses corbeilles à papier *made in U.S.A.* L'approcher, c'est

approcher le miraculeux P.X., ou magasin d'armée, et c'est entrer dans le grand trafic qui entoure le P.X.

Ce trafic a deux formes. D'abord, des centaines de G.I. revendent chaque jour sur le marché noir toutes sortes d'achats qu'ils font au P.X. à cette fin. D'autre part, des centaines de tonnes de marchandises destinées au magasin d'armée disparaissent régulièrement entre le quai du port de Saigon et l'entrepôt, en ville, à 2 kilomètres plus loin. Des camions entiers se perdent en route comme par enchantement. Et chacun sait que cela n'arrive pas sans un vaste réseau de complicités qui, par-delà les douaniers, convoyeurs, policiers vietnamiens, etc., — qui se font arrêter de temps en temps, — doit remonter jusqu'à des bureaux importants de l'armée américaine.

Les produits détournés reparaissent sur l'immense marché qui s'étale en plein air sur les trottoirs ou dans les boutiques de la ville entière. On y trouve toutes les marchandises de la création, depuis les conserves jusqu'aux produits rares portant la mention : « A ne pas vendre dans le commerce ». Et ce ne sont pas seulement les produits du P.X. qui disparaissent. Un certain « marché des voleurs » en ville se spécialise dans la vente d'uniformes américains tout neufs. Si vous voulez acheter des armes américaines, on pourra vous donner l'adresse.

### L'inflation

En attendant, les profits mêmes de ces douteux trafics sont rongés par l'inflation. Son explosion a coïncidé avec l'arrivée massive des troupes américaines, donc des dollars. Les prix ont augmenté de 55 % en 1965 et la montée continue, résultat de l'inondation monétaire et de la disette de marchandises. Le Vietcong s'entend très bien à empirer la situation par la guerre économique. Il coupe les approvisionnements de Saigon en riz, en lait, en porcs, en charbon de bois, etc.

Il faut noter, et c'est important, que tout le monde ne souffre pas, loin de là, de l'inflation et des bouleversements économiques. Les travaux américains apportent du travail à beaucoup de petites gens et les trafics sont fructueux. Au fond des taudis des bas quartiers on a parfois plus d'argent qu'on n'en a jamais eu : le père s'est fait coolie chez les Américains, le gosse « *shoeshine* » et la fille... « respectueuse ».

Ceux qui souffrent le plus ce sont les fonctionnaires honnêtes, il y en a, et les petites gens à revenus fixes, spécialement les enseignants, les intellectuels, les étudiants... quand ils étudient. Beaucoup sont dans une situation tragique. Le fonctionnaire de ministère se fait vélo-pousse après le bureau (je connais deux cas de cette sorte), le professeur conduit un taxi à ses heures perdues.

C'est tout un monde ancien qui s'écroule. Les Etats-Unis, venus défendre l'ordre dans ce pays, y apportent une puissante contribution au désordre général. L'Etat est pourri, la famille se défait, les classes sociales se décomposent. « La société confucéenne avait quatre classes, me disait un Vietnamiens, dont celle des mandarins était la plus respectée. Aujourd'hui, une boutade qui a fait fortune dans le peuple énumère ainsi les quatre classes, par ordre de puissance et de respect : les *p...*, les *cyclo-pousse*, les *Chinois* et les *général* ! » Et il ajoute : « Cela change d'ailleurs très vite. Il y a six mois, c'étaient les généraux qui venaient en tête... »

ROBERT QUILLAIN.

### « Rackets » civils et militaires

Autre grand trafic lucratif, celui de la construction et des loyers. Pour avoir des matériaux il faut payer toutes sortes de pots-de-vin, mais les riches Vietnamiens construisent villa sur villa, amortissant la maison en deux ans. Ils demandent jusqu'à 800 dollars par mois de bail, sachant que leurs locataires américains paieront toujours, quitte à se mettre à quatre pour habiter la villa et partager le loyer. Les Chinois de Choïon construisent de grands buildings de huit à dix étages, profitant du « racket du ciment », qui est un de leurs trafics réservés. Mais quels ne sont pas leurs trafics : les douilles d'obus, la ferraille des champs de bataille, les vieilles boîtes de conserve, dont le métal mis à plat fait des tôles pour cabanes de réfugiés. Les Vietnamiens rivalisent : trafic des importations d'autos ou de *gadgets*...

par mois à peu près), la concussion est une pratique admise : on se paye sur l'argent de l'Etat. « Le mandarin aussi se payait, mais en une vie, me disait un Vietnamiens; le ministre de Tonton Diem en dix ans, celui d'aujourd'hui en une année ! » Le « *bakchich* » est indispensable en toutes sortes d'occasions, réclamé surtout aux Américains. Des fonctionnaires font fortune. Des douaniers s'achètent une Mercedes. Des colonels se bâtissent des villas.

Car la concussion n'épargne pas l'armée sud-vietnamienne, elle en est même une des maladies, à tous les grades. Le soldat gouvernemental pille les villages en opération. L'officier supérieur sert deux repas à ses recrues au lieu des trois qui sont prévus et empêche le bénéfice. Quand tout est malade tel ou tel général ou colonel est particulièrement honnête, et beaucoup le sont, c'est trop

vous d'os  
A

Prochain article :